

larté de la nuit et sous la mantille sou-
 vent, il développait, on devinait jeune,
 velle, élégante.
 — Manuela... ma femme... ma femme
 dotée !
 — Un être étreinte de fièvre ploya sur le
 bras qui l'enlaçait éperdument ce corps
 si souple... qui s'abandonnait en trem-
 blant...
 — Ah ! Roland, j'ai peur... j'ai
 peur !
 — Tout va bien, tout va bien, nous es-
 térons ?
 — Cela, oui... Concha et Juan ont pu
 faire sortir sans que nul ne se doute...
 — Et montrant deux ombres indistinctes
 qui venaient de s'arrêter à quelques pas...
 — Venez, ils sont là tous les deux...
 — Alors, rassurez-vous, ma jolie,
 appelez ce pauvre cher cœur qui bat si
 éperdument.
 — Ce n'est pas là mon angoisse... Ah !
 Roland, mon Roland, ma tante est si
 grande !
 — Et montrant d'instinct, fit-il tendrement
 en montrant d'instinct, ne va-t-elle pas être
 ardonnée ?
 — C'est mon père, Roland, qui jamais
 ne pardonnera... jamais... jamais...
 — Mais aussitôt, d'un élan qui sembla le
 porter plus près encore du fiancé de son
 cœur...
 — Et puis, que m'importe, mon cher...
 mon beau Roland... que m'importe les
 autres... et leur blâme... et leur colère...
 — En vain, si tu remplaces par moi
 tous ceux que je perds... si tu es si fidèle
 à la loi jurée...
 — Et d'un geste...
 — Tu s'arrête !

Savoyen Jules, 42 ans, régisseur à Aix-les-Bains, passait le 20 septembre au matin, avenue Tresserve, en compagnie du témoin précédent. Apercevant Giriat à la fenêtre, Cochet lui dit : « Regardez à cette femme, a-t-elle mal aux dents ou est-elle folle ? » C'est alors que le témoin qui avait vu les mains liées. Il est monté avec Cochet dans le chalet. Le témoin ne signale rien de particulier.

Milleret Marin, 19 ans, domestique à Aix, se trouvait parmi la foule, aux abords de la villa Solms. Sa déposition ne révèle rien d'intéressant.

Mecca Marguerite, 34 ans, épicière à Aix, vient parer Lucie Maure qui venait soulever chez elle. La veille du crime elle avait vu le témoin qui ne remarquait rien d'anormal dans ses allures.

M. le Docteur Causse, médecin à Aix, appelé auprès de la Giriat constatant que son état ne présentait aucun danger.

Elle était simplement dans un état de nervosité extrême. Le lui fit prendre un peu de thé.

Le docteur Causse examina Eugénie Fougère et enleva la serviette qui la baillonnait. Il explique de quelle façon la serviette était nouée.

Lucie Maure avait les bras liés en croix et au cou une serviette liée de la même façon que celle d'Eugénie Fougère. On releva sur les deux cadavres aucune trace de blessures.

Les liens avaient pénétré très profondément dans les chairs de Lucie Maure qui venait de mourir.

D. — A votre avis comment avait été liée Giriat ?

R. — De la même façon que Lucie Maure : les bras en croix.

Le docteur Causse pratiqua l'autopsie des deux victimes, assisté de plusieurs confrères. Il ne constata chez Lucie Maure non plus que chez Eugénie Fougère, aucune lésion du larynx.

L'estomac de Lucie Maure était rempli d'aliments tandis que celui de Fougère était absolument vide. En conclusion donc que l'assassinat de Lucie Maure était antérieur à celui d'Eugénie Fougère.

Le témoin a constaté chez Eugénie Fougère une lésion du cœur. Il croit que Fougère a été assassinée pendant son sommeil.

D. — Avez-vous relevé des traces de lutte ?

R. — Non.

D. — Comment expliquez-vous la position du corps ?

R. — Je crois qu'on l'avait placé ainsi pour faciliter la strangulation, car les assassins, qui devaient être deux, ont dû prendre chacun un bout de la serviette pour la serrer.

D. — Le docteur Gaston a remarqué que le visage de Fougère exprimait l'effroi.

R. — C'est très possible.

D. — Vous êtes en contradiction avec le médecin : voici ce qu'il dit dans sa déclaration ?

Le président lit une note.

M. Henri Robert demande qu'on donne acte à la défense que M. le Président vient de lire un passage de la déclaration d'un témoin, avant son audition. Je me réserve de déposer des conclusions.

M. le Président. — J'ai le droit de lire des notes.

A la demande du président, le docteur Causse s'explique sur l'état de la Giriat. Les blessures des poignets et des jambes étaient très profondes, et jamais l'idée ne m'est venue d'une simulation de la part de cette femme.

Le témoin croit qu'il a fallu deux personnes pour ligoter Giriat, comme pour Fougère et Lucie Maure, mais il ne peut pas donner son affirmation.

Le docteur Gaston a remarqué que le visage de Fougère exprimait l'effroi.

D. — C'est très possible.

D. — Vous êtes en contradiction avec le médecin : voici ce qu'il dit dans sa déclaration ?

Le président lit une note.

M. Henri Robert demande qu'on donne acte à la défense que M. le Président vient de lire un passage de la déclaration d'un témoin, avant son audition. Je me réserve de déposer des conclusions.

M. le Président. — J'ai le droit de lire des notes.

A la demande du président, le docteur Causse s'explique sur l'état de la Giriat. Les blessures des poignets et des jambes étaient très profondes, et jamais l'idée ne m'est venue d'une simulation de la part de cette femme.

Le témoin croit qu'il a fallu deux personnes pour ligoter Giriat, comme pour Fougère et Lucie Maure, mais il ne peut pas donner son affirmation.

Le docteur Gaston a remarqué que le visage de Fougère exprimait l'effroi.

D. — C'est très possible.

D. — Vous êtes en contradiction avec le médecin : voici ce qu'il dit dans sa déclaration ?

Le président lit une note.

M. Henri Robert demande qu'on donne acte à la défense que M. le Président vient de lire un passage de la déclaration d'un témoin, avant son audition. Je me réserve de déposer des conclusions.

M. le Président. — J'ai le droit de lire des notes.

A la demande du président, le docteur Causse s'explique sur l'état de la Giriat. Les blessures des poignets et des jambes étaient très profondes, et jamais l'idée ne m'est venue d'une simulation de la part de cette femme.

Le témoin croit qu'il a fallu deux personnes pour ligoter Giriat, comme pour Fougère et Lucie Maure, mais il ne peut pas donner son affirmation.

Le docteur Gaston a remarqué que le visage de Fougère exprimait l'effroi.

D. — C'est très possible.

D. — Vous êtes en contradiction avec le médecin : voici ce qu'il dit dans sa déclaration ?

Le président lit une note.

M. Henri Robert demande qu'on donne acte à la défense que M. le Président vient de lire un passage de la déclaration d'un témoin, avant son audition. Je me réserve de déposer des conclusions.

M. le Président. — J'ai le droit de lire des notes.

A la demande du président, le docteur Causse s'explique sur l'état de la Giriat. Les blessures des poignets et des jambes étaient très profondes, et jamais l'idée ne m'est venue d'une simulation de la part de cette femme.

Le témoin croit qu'il a fallu deux personnes pour ligoter Giriat, comme pour Fougère et Lucie Maure, mais il ne peut pas donner son affirmation.

Le docteur Gaston a remarqué que le visage de Fougère exprimait l'effroi.

D. — C'est très possible.

D. — Vous êtes en contradiction avec le médecin : voici ce qu'il dit dans sa déclaration ?

Le président lit une note.

M. Henri Robert demande qu'on donne acte à la défense que M. le Président vient de lire un passage de la déclaration d'un témoin, avant son audition. Je me réserve de déposer des conclusions.

M. le Président. — J'ai le droit de lire des notes.

A la demande du président, le docteur Causse s'explique sur l'état de la Giriat. Les blessures des poignets et des jambes étaient très profondes, et jamais l'idée ne m'est venue d'une simulation de la part de cette femme.

Le témoin croit qu'il a fallu deux personnes pour ligoter Giriat, comme pour Fougère et Lucie Maure, mais il ne peut pas donner son affirmation.

Le docteur Gaston a remarqué que le visage de Fougère exprimait l'effroi.

D. — C'est très possible.

D. — Vous êtes en contradiction avec le médecin : voici ce qu'il dit dans sa déclaration ?

admettre, suivant cette hypothèse, l'existence d'un complice de Ladermann. D'autre part, le docteur Gaston a parfaitement constaté tout d'abord, l'expression d'horreur et d'épouvante qui convulsait le visage de Fougère. Cette dernière, d'après lui, résista à ses assassins qui devaient être deux. Quant à Lucie Maure, un seul homme, d'après lui, a parfaitement pu l'étrangler, mais son avis est qu'elle a dû être endormie auparavant.

Tous deux sont cependant d'accord sur ce point que Giriat, d'après ses blessures et ses meurtrissures, est apparue comme une troisième victime.

Et c'est bien le sentiment qui semble se dégager de ces débats. Giriat après avoir été la complice ou du des assassins aurait failli être assassinée à son tour. C'était en effet, un témoin gênant que les bandits avaient doublement intérêt à faire disparaître.

Ne devait-elle pas prélever sa part de butin ?

AUDIENCE DU SOIR

SUITE DE L'AUDITION DES TÉMOINS

C'est devant une salle littéralement envahie par un public bruyant, que se continuent, cet après-midi, les débats.

Il est 1/2 quand le président Jarro donne l'ordre d'appeler la dame Dunoyer, d'Aix-les-Bains, parente de la propriétaire de la villa Solms.

L'avis de mon mari, dit le témoin, a été ceux qui avaient fait le coup devaient être de la maison. (Mouvements.)

Le bruit de la foule qui se presse au dehors est tellement grand que, pour s'entendre dans la salle, le président doit donner l'ordre à la gendarmerie d'éloigner la foule du Palais.

Le témoin, poursuivant sa déposition, dit que pour voler les boucles d'oreilles d'Eugénie Fougère, on a dû les lui arracher. Mme Dunoyer a constaté, en effet, que le lobe d'une oreille était déchiré.

Mme Armand, logeuse, rue Clauzel, à Paris, a eu plusieurs fois chez elle la Champion.

Elle portait chaque fois des noms différents. Le jour même de son départ, pour Aix, Mme Giriat dit avec la fille Champion, dit le témoin. Quelques jours plus tard, une bonne me dit que le contenu d'une lettre qu'elle avait trouvée chez la fille Champion, lettre dans laquelle la Giriat demandait à la Champion de lui procurer du chloroforme. — Qu'on fasse venir la Champion, dit le président.

(Vif mouvement d'attention.)

DÉPOSITION DE LA CHAMPION

On voit arriver à la barre une grande femme blonde dont la tête est recouverte d'un chapeau rouge cramoisi ; au cou, une cravate de soie rouge tranchée sur la blancheur du cou, une toilette bleu marine et les mains gantées de noir, telle est la silhouette du témoin.

D. — Quel âge avez-vous ?

R. — 35 ans.

D. — Votre profession ?

R. — Couturière.

D. — Le témoin. — C'est une profession que vous n'exercez pas.

Le témoin se borne à sourire tandis que l'auditoire s'esclaffe de rire.

D. — Que savez-vous sur l'affaire d'Aix ?

R. — Je sais ce que Giriat a dit.

D. — D'abord où l'avez-vous connue ?

R. — A Vichy où j'avais logé dans une villa.

Le président. — Ce sont des villas qui sont destinées à un monde spécial.

D. — Giriat était assez malheureuse à Vichy ?

R. — Oui, lorsqu'elle est partie ses effets ont été retenus à la maîtresse de maison.

D. — Où l'avez-vous vue de l'argent ?

R. — Oui, 50 fr. sur lesquels elle m'a rendu un louis.

D. — Avez-vous connu Eugénie Fougère ?

R. — Non, j'ai jamais vu.

Le président. — On vous a dit par la même personne, Navez-vous pas conseillé à la Giriat de laisser Bassot tranquille ?

R. — Oui ; je lui ai dit : « Tu devrais le laisser tranquille, car sa petite femme est charmante. » (Mouvements.) Elle me répondit : « Il me plaît. » C'est au mois de mai, dans le commencement, qu'elle m'a dit qu'elle allait partir pour Aix-les-Bains avec une femme riche, qui avait de beaux bijoux, j'ai envie de les lui « faire ». J'ai pris cela en plaisanterie et j'ai souri, alors elle m'a dit : « Nous en reparlons après. » Enfin, elle m'écrivit d'Aix-les-Bains, elle me disait qu'elle était très belle. Une seconde fois, elle m'écrivit pour me demander si je me souvenais de ce qu'elle m'avait dit à Paris ; elle me demandait de lui apporter du chloroforme ; qu'on les avait vus à Vichy, elle m'envoyait cent francs pour faire le voyage.

Le président. — C'est bien exact cela ?

R. — Oh ! tout à fait exact.

Le président, s'adressant à Giriat : « Navez-vous rien à dire ? »

Giriat avait parlé la première drol des bijoux ?

R. — Oui, elle me disait : « Est-ce qu'il n'y aurait pas moyen de faire le pognon de cette gonzesse ? » (Mouvements.)

Elle s'écrit la Champion, j'ai dit toute la vérité avec toute ma conscience ! Je le jure devant Dieu. (Rires dans la salle.)

Le président. — La Giriat. — Reconnaissez-vous avoir demandé à la fille Champion de vous apporter du chloroforme ?

R. — Cela, oui ; j'ai déjà dit.

D. — (A la Champion) : Vous n'avez pas reçu les cent francs ?

R. — Non, monsieur.

D. — (A la Champion) : Cette lettre, vous dites que vous l'avez jetée, eh bien ! il paraît que vous l'avez laissée traîner, au contraire, ça n'a rien.

R. — Cela m'étonne beaucoup. Le 6 octobre, Giriat est venue me voir. Nous sommes allées déjeuner dans un restaurant de l'avenue de Clichy ; c'est là qu'elle m'a fait le récit du crime, quand j'avais vu entrer chez moi, j'en avais été très étonnée. En effet, lisant le récit du crime dans les journaux, je m'étais dit : « C'est elle. » (Mouvements.)

« Eh bien ! lui dis-je en la voyant, vous en avez fait du propre ! »

« Non, carons pas ici, me répondit-elle, nous en parlerons au restaurant. »

En déjeunant, Giriat me dit : « Il m'est venu l'idée de la villa et on t'a dit la bonne vers dix heures et demie et onze heures moins un quart. Nous avions passé la soirée au Cercle, lorsqu'il est rentré pour tuer, Fougère était très nerveuse ; elle ne s'est pas mal défendue ; il m'a alors appelée, Fougère, à genoux sur son lit, criait : « Grâce ! Pardon ! Prenez mes bijoux, mais ne me tuez pas ! » (Mouvements.) Je lui ai tenu les bras et il l'a étranglée. (Mouvements prolongés.) Et l'argent, lui ai-je demandé ? L'argent, m'a répondu Giriat, je l'ai laissé aux deux hommes.

R. Henri ? Il a quitté Vichy la nuit du crime.

Quant à elle, poursuit la Champion, elle m'a dit qu'on l'avait ligotée à son tour et comme on la serrait trop fort, elle dit aux deux hommes : « Si vous me tuez aussi, vous êtes perdus, car j'ai laissé quelque part une lettre qui vous dénoncera. » C'est cela qu'elle prétend d'avoir la vie sauve.

La déposition est accablante pour la Giriat qui proteste et traite le témoin de menteuse.

Une autre témoin, M. Polnoshki, marchand d'objets d'art, déclare que la Champion lui demanda s'il connaissait un receleur pour affaire de bijoux volés au chloroforme.

La femme Champion nie et insulte le témoin.

DÉPOSITION D'ÉDOUARD LADERMANN

Il est procédé ensuite à l'audition d'Edouard Ladermann, frère de César.

Edouard Ladermann, 36 ans, tailleur à Lyon. — Le 10 octobre 1903, mon frère a envoyé de Paris une dépêche disant qu'il venait à l'olympie Duclot et à moi à Neuville.

Nous ne l'avons pas trouvé à Neuville, mais nous l'avons rencontré à onze heures du soir à Lyon. Dans une lettre à l'olympie il faisait des aveux.

Le soir à 9 heures je m'étais rendu chez l'olympie où elle me montra cette lettre.

César, que je vis dans la soirée me dit qu'il avait été envoyé à Aix par Bassot.

Edouard Ladermann continue en répétant le récit que lui fit son frère du crime. D'après ce récit que l'on connaît, Giriat aurait assassiné elle-même Eugénie Fougère et sa femme et que lui, César, se contenta de ligoter Giriat et d'emporter les bijoux.

Il raconte les derniers jours de César, qui, après avoir avoué à son frère et à sa maîtresse sa participation au crime se suicida.

D. — Au moment du crime votre frère est resté dans le jardin de la villa Solms ?

R. — Oui. Il n'est monté que lorsque Giriat est sorti de la maison avec les bijoux, après avoir tué Fougère et sa femme. Elle lui remit les bijoux et lui dit : « Maintenez-vous pour moi la ligotée. »

Mon frère cacha les bijoux dans un bosquet et suivit la Giriat. Tandis qu'il la ligotait elle-ci causait. C'est alors que mon frère lui dit : « Dépêchez-vous, si elles se réveillent, elles pourraient nous voir. »

Giriat répondit : « Ça ne craint rien, elles doivent être froides ! »

D'après le témoin, ni César, ni Bassot ne pensaient que Fougère et Lucie Maure seraient assassinées. On devait simplement les endormir pour les voler. C'est Giriat qui a commis le double crime.

D. — César a-t-il reçu de l'argent de la Giriat ?

R. — Oui, 100 francs.

D. — Votre père ne vous a-t-il pas écrit plus tard pour vous demander de ne pas le dénoncer ?

R. — Oui.

M. le Président. — Une lettre de César trouvée dans ses vêtements après son suicide et adressée à son père et dans laquelle il disait : Pardonnez à Bassot comme je lui pardonne avant de mourir, il faut pardonner pour qu'on nous pardonne.

Sur une question du Procureur général, Edouard Ladermann convient que son frère lui a déclaré que l'assassinat d'Eugénie Fougère avait été prémédité depuis longtemps entre Bassot, Giriat et lui.

M. Bergnougour. — Est-ce que le témoin n'a pas la conviction qu'il existait un autre complice, l'individu recherché par son père le 20 octobre ?

Le témoin. — Je l'ai toujours pensé.

M. Bergnougour. — Le témoin maintient-il que son frère lui a dit qu'un jour on lui remettrait de l'argent sans lui en dire la raison ?

Le témoin. — Parfaitement, c'est pour cela que j'ai pensé à l'existence d'un complice.

M. Fauré. — Le témoin peut-il dire si son frère connaissait Robardet ?

Le témoin. — Non, mon frère ne le connaissait pas.

DÉPOSITION D'OLYMPIE DUCLOT

Olympie Duclot, 31 ans, giletière à Vienne, connaissait César Ladermann depuis 7 ans. Elle a vécu deux ans maritalement avec lui.

D. — Avez-vous connu Bassot ?

R. — Oui, j'ai connu comme un ami de César.

D. — Que savez-vous sur l'affaire d'Aix-les-Bains ?

Olympie Duclot, d'une voix mal assurée, raconte qu'elle n'avait pas vu César depuis un mois lorsqu'elle le rencontra le dimanche 20 septembre. César lui demanda si elle avait une cave pour y déposer un petit paquet, qu'il dit appartenir à Bassot, mais ne contenir aucune pièce compromettante.

Il alla chercher le paquet et le laissa chez elle.

Tous deux allèrent ensuite se promener à Collonges où César paya le dîner qu'ils firent, avec un billet de 100 francs payé.

D. — Il vous a dit qu'il avait fait une affaire avec Bassot qui lui avait rapporté de l'argent ?

R. — Oui.

Ayant appris par les journaux le crime d'Aix, Olympie Duclot eut l'idée d'ouvrir le paquet et découvrit les bijoux.

Elle demanda à César d'où ils provenaient. Il se mit en colère et me dit que cela provenait d'un vol mais ne lui appartenait pas.

Le lendemain ayant comparé les bijoux avec la liste publiée par les journaux, je reconnus César me dit alors qu'il y avait eu un vol, mais que Bassot avait les bijoux, mais qu'en tuerait pas. Il désigna Giriat comme la principale coupable.

La déposition d'Olympie Duclot est écoutée silencieusement et produit une vive émotion dans l'auditoire. Elle confirme la déposition d'Edouard Ladermann relativement aux rendez-vous de Neuville et aux confessions de César.

Elle dit que Bassot télégraphia une première fois à César d'aller à Vichy. Il est question entre eux de voler les bijoux au moyen du chloroforme. Dans une deuxième entrevue, Bassot lui dit qu'on se serait obligé de tuer. César refusa et revint à Lyon.

D. — Le dimanche, à son retour d'Aix, César ne vous a-t-il pas fait des confidences ?

R. — Si, me montrant un revolver chargé de cinq balles, il me dit : « Vois-tu, il y en a pour moi, mais pour un autre aussi, et comme je lui demandais pour qui il me répondit que c'était pour un complice habitant Lyon. »

Dénonce le, lui dis-je. — Non, me répondit-il, je ne sais pas une...

Olympie Duclot explique ensuite qu'ayant fait remarquer à César que Bassot lui avait demandé cet autre, César lui répondit : « Bassot ne le fera pas » plus tard César lui dit qu'on cachait les bijoux, pour que Bassot qui possédait un alibi, puisse les vendre un jour.

M. le Président donne ensuite lecture d'une lettre de César adressée à l'olympie et trouvée dans ses vêtements après sa mort, dans laquelle il désigne un individu qui attendait son retour pour « mettre de l'argent dans sa caisse ».

Le témoin. — J'ignore de qui il voulait parler.

A la demande de la Giriat, Olympie Duclot déclare que César acheta une canne à Lyon, rue de l'Hôtel-de-Ville, en allant à Collonges.

Félicie Raumont, 42 ans, rue Lamarine à Montchat, a connu Giriat il y a longtemps et lui a donné l'hospitalité après l'affaire d'Aix.

Elle ne révèle rien de particulier.

Avant la fin de l'audience, il est donné lecture de la lettre adressée par Ladermann à M. Hamard, chef de la Sûreté dans laquelle il accuse formellement la Giriat.

LA SCÈNE DU CRIME

Dans sa lettre à M. Hamard, César Ladermann, avant de mourir, déclare que

la Giriat commença à étrangler Lucie Maure, un lui présentant un foulard. Il entendit un cri : « Mon enfant ! » puis plus rien.

Avant, les deux femmes avaient ri ensemble et plaisanté.

Ensuite, César sortit ; Giriat rejoignit Fougère au théâtre et revint avec elle. César était dans le jardin, il était une heure. Fougère monta dans sa chambre et Giriat dit à César : « Ça ne sera pas long ; elle est malade. Je vais lui passer un fichu. »

Bientôt c'était fait. César n'avait rien vu. Giriat lui remit les bijoux et lui dit de la ligoter.

Jens alors, ajoute César Ladermann, envia de l'argent à César. Je ne voulais de ces crimes. Puis je parlais avec les bijoux.

Il s'excuse alors et jure ne pas être criminel. Il annonce enfin qu'il va se suicider.

L'audience est levée à six heures sans incident.

PHYSIONOMIE DE L'AUDIENCE

Cette audience de l'après-midi a été fort intéressante tant par l'importance des dépositions que par les incidents auxquels ils ont donné lieu.

La comparution de la femme Champion était impatiemment attendue. La femme Champion est vraiment l'une des physionomies les plus curieuses du procès. C'est une imposante gaillardie qui dissimule avec art un embonpoint respectable déjà, quoique naissant. Elle paraît avoir été au courant de toutes les péripéties qui précèdent et suivent le drame. Elle fut la confidente de Giriat qu'elle accable aujourd'hui.

Lorsqu'elle est à la barre, Giriat la fixe frémissante, sentant le danger, craignant l'ennemi et se tient prête à la riposte, elle calme d'ordinaire et maîtresse d'elle-même.

Quelques incidents se produisent parfois, dramatiques ou drôles. Même, un instant cela devient un peu cauchemard.

Un moment, marchant d'objets d'art vient affirmer que la femme Champion s'appelle aussi la Metro ou encore Blanche de Valmont — ce qui est ment plus distingué — lui demanda quel jour de lui procurer un receleur pour une affaire importante de bijoux « faits » au chloroforme.

La Champion se fâche, Blanche de Valmont s'évanouit et la Metro se réveille. Un mot cruel autant que cru lui échappa au grand scandale du public féminin.

